

ANDRÉ GIDE

Les Prométhées qui chérissent leurs aigles et ne craignent rien tant que de leur tordre le cou font le désespoir des photographes. Quelle pâle figure crispée ils présentent dans les portraits de famille ! Par bonheur le cinéma réalisera bientôt le jeu mouvant de leur physionomie inquiète et ils revivront dans le film tels que leurs amis les auront connus.

Aussi ne crois-je pas pouvoir rendre André Gide dans sa complexité sans cesse renouvelée, dans ses mille nuances, ses repentirs d'un instant, ses longs desseins, que par le film de son cours.

Sa source sur les hauts plateaux, et tout le chevelu des acquisitions premières, l'allure lente ou pressée de son flot suivant l'inclinaison du terrain, sa coloration changeante selon la nature du ciel et du sol, son épanchement en des pays-bas, son resserrement violent et bouillonnant lorsqu'il traverse les régions rocheuses, ses soudains crochets sous l'impulsion d'affluents puissants, puis, en dépit de lacets nombreux çà et là, de dédoublements, de courses souterraines, l'élan vers l'Océan où bruissent sans cesse toutes les inquiétudes du monde.

Ce film d'André Gide, je le projetterai une autre fois.

Aujourd'hui, je ne veux, en quelques traits qu'ébaucher une statue où je ne marquerai que les caractères qui me paraîtront essentiels, en dépit même de l'avis du modèle.

Né à Paris en 1869, d'une mère normande et catholique, et d'un père languedocien et protestant, André Gide aime déclarer : « Je me sens d'autant plus Français que je ne le suis pas d'un seul morceau de France, que je ne peux penser et sentir spécialement en Normand ou en Méridional, en catholique ou en protestant, mais en Français. »

Aussi, discute-t-il avec verve les thèses de Barrès et de Maurras sur le « déracinement ». Il leur objecte l'histoire naturelle, ou plutôt l'arboriculture, comme aussi l'exemple de tant de déracinés, de non enracinés à une seule province, qui par leur trouble même et leur inquiétude, ont été amenés à créer des synthèses nouvelles. Les ratés, les victimes, Dieu les ait en sa sainte garde. Le déracinement contraint à l'originalité, sous peine de mort.

Dès ce jour, André Gide sera suspect aux nationalistes intégraux. Et plus encore lorsqu'il défendra contre Barrès le « dangereux » esprit d'équité que l'on voulait présenter comme Kantien et allemand, ou

protestant et anti-français et par conséquent haïssable, ce contre quoi Gide proteste que « cette forme de pensée est proprement janséniste et plus profondément française, au contraire, que la forme de pensée jésuite à laquelle elle s'est toujours opposée. »

André Gide aimera par-dessus tout la vérité, telle qu'elle lui apparaît et avec les mille nuances et les restrictions sans nombre qu'elle appelle. Car, on l'ignore trop, la vérité n'est pas simple, ou on lui substitue un symbole utilitaire.

Quel n'est pas l'étonnement d'André Gide encore lorsqu'Oscar Wilde lui dit : « N'écrivez plus jamais *Je*. » Mentir, ne jamais se mettre le cœur et l'âme à nu mais les habiller de fastueux mensonges ! André Gide n'y saurait consentir. Son œuvre sera une longue confession d'une sincérité telle que tour à tour tous les sectateurs des vérités de pierre crieront au blasphème, à l'hérésie. Mais cet aérolithe de scandale qui dans une mare coassante deviendra quelque jour un but de pèlerinage.

C'est par sincérité qu'il épousera telle façon d'écrire, la phrase longue, sinueuse, où se conjuguent les incidentes, les significations secondes, les corrections minutieuses à ce que la proposition principale offrirait de trop catégorique. C'est la phrase de Renan déjà et qui fut créée pour les mêmes besoins de complexité intellectuelle. Et les élans, les alanguissements, les cris de surprise, le mouvement lent et pressé qui donnent au style d'André Gide une si belle vie affective, on peut imaginer que Renan les aurait découverts s'il en avait eu besoin pour s'exprimer.

Mais comment André Gide ne voit-il pas que cette syntaxe n'a rien de commun avec celle du grand siècle ? Là tout est architecture logique aux gros blocs chevronnés par les fortes conjonctions. Ici c'est une partition d'orchestre où les instruments jouent tour à tour ou simultanément, à deux, trois, quatre, puis tous ensemble — ou se taisent soudain pour laisser s'élever une aspiration dans le silence devenu plus vide.

Cette phrase moderne, qui reste identiquement semblable à elle-même lorsqu'on la morcelle en ses éléments et qu'on supprime les transitions, n'a rien de commun avec la rhétorique d'un Guez de Balzac, l'argumentation d'un Descartes ou la démonstration éloquente d'un Bossuet.

L'inquiétude encore, et au moment le plus pathétique, le « tremblement », voilà ce qui signera les œuvres de notre temps. Que M. André Gide se méfie des habiletés syntaxiques du grand siècle. Elles font l'effet, dans certaines parties de son œuvre, de pièces rapportées. Qu'il les laisse donc à MM. Boulenger et Thérive, chez qui elles font merveille. La phrase de ses dernières œuvres est nerveuse, vive et nette. Cependant il ne faudrait pas sous le fallacieux prétexte de symbolisme renoncer aux riches mouvements affectifs des premiers livres, au moins chaque fois que l'émotion et la surprise les appelleront.

Je comprends qu'André Gide ne soit pas satisfait de la phrase courte et décisive d'un Flaubert, comme aussi de sa couleur crue. Ses affirmations étaient trop nettes et sa certitude trop péremptoire. Le monde et les religions ne sont plus chez lui qu'une galerie de marbres polychromes. Je comprends aussi son éloignement pour l'emphase, la redondance et tout ce qui est éloquence. C'est en vérité « un besoin de surenchère

et de record », un dépassement mensonger de la pensée et de l'émotion, par l'expression, qui fait grotesquement grimacer tant d'œuvres contemporaines. Mais le langage est trompeur et nous voyons, dans *Paludes*, combien les idées se déforment jusqu'à signifier leur contraire lorsqu'on les coule dans des mots. Et n'est-ce pas encore une sorte d'emphase que la subtilité syntaxique aux démarches intellectuelles ? Ne crée-t-elle pas une complexité de significations plus grande que la complexité à exprimer.

J'accepte que par tout ce qu'il a d'essentiel André Gide est dans la vraie tradition classique française. Mais qu'il ne se croit pas forcé de marquer davantage son classicisme en recourant à certain mode d'écrire des classiques de jadis. Qu'il soit un classique d'aujourd'hui, on ne saurait exiger de lui davantage.

* * *

La sincérité absolue d'André Gide, c'est-à-dire son classicisme, ne fut pas offusquée par son noviciat symboliste. Quelles furent les premières œuvres qui le remuèrent profondément ? La Bible d'abord, ouverte dès le plus jeune âge, lue avec recueillement comme il est d'usage chez les protestants, la Bible à laquelle il faut toujours penser pour comprendre les multiples allusions qui y sont faites dans l'œuvre de Gide, soit par la pensée, soit par la forme des élans de l'âme. Les *Mille et Une Nuits*, presque en même temps firent pénétrer André Gide enfant dans l'univers des contes et de la fable. Qu'était-ce qu'Oscar Wilde, sinon l'esprit des *Mille et Une Nuits* et l'esprit de la Bible malicieusement logés dans un Anglais de nos jours ? On comprend donc le ravissement d'André Gide à la rencontre du roi fastueux de l'apologue et de la pensée symbolique. Mais que ce jeu était désintéressé, combien peu on y sentait le tourment d'une âme qui risque sur un coup de dés sa tranquillité et sa candeur ! C'est alors que l'œuvre de Nietzsche fut révélée à André Gide. La violence passionnée, les soubresauts tourmentés de celui qui s'ouvrait la poitrine pour y chercher la vérité pantelante, émut profondément le jeune Français en qui se jouait le drame de la conscience. Vérités catholiques et pleines d'effusions mystiques, vérités protestantes pures et froides comme le métal, vérités Nietzscheennes enivrées d'un paganisme héroïque, se disputèrent donc son assentiment.

Les premières œuvres d'André Gide : *Les poésies d'André Walter*, *Les Cahiers d'André Walter*, *La Tentative Amoureuse*, *Le Voyage d'Urien*, *Les Nourritures Terrestres*, sont, comme le dit Jacques Rivière, « des poèmes moraux, des méditations lyriques, de subtiles aventures imaginaires, toutes chargées de complexes significations » et où l'âme seule d'André Gide « se divisait entre des personnages idéaux ».

Selon la méthode Goethienne, il se délivre de pénibles débats de conscience en exprimant tous leurs motifs contradictoires dans des créations littéraires. Goethe, Gide, et plusieurs autres, en agissant ainsi, comme aussi les prêtres en instaurant la confession, n'avaient-ils pas découvert la psychothérapie des complexes que Freud a dogmatisée ?...

André Gide ne se donne jamais entièrement à rien, ni à personne.

Mais comme il parle aussi de son « aversion » pour n'importe quelle possession sur la terre — « la peur de n'aussitôt plus posséder que cela » nous comprenons que sa grande faiblesse est de ne pouvoir choisir sans préférer aussitôt ce qu'il a rejeté à ce qu'il a retenu.

La nécessité de l'option, dit-il, me fut toujours intolérable ; choisir m'apparaissait non tant élire, que repousser ce que je n'élisais pas... Et je restais souvent sans plus rien oser faire, éperdument et comme les bras toujours ouverts, de peur, si je les refermais pour la prise, de n'avoir saisi qu'une chose.

Faute d'agir, de prendre un parti ferme et de s'y tenir avec constance ou entêtement, André Gide ne saura briser l'envoûtement du cercle magique des raisons théoriques. Il restera toujours disponible, comme une aiguille de boussole non aimantée. Sans doute, ne faut-il pas instaurer une fausse vénération de l'acte, qui n'est en somme que l'ancêtre animal de l'idée, et qui ne sert encore aujourd'hui que d'étourdissoire vital. Mais il semble que le monde des idées soit particulièrement dangereux et que nous ne puissions y vivre longtemps sans éprouver le besoin de replonger dans notre milieu natal, comme fait l'anguille après chacune de ses expéditions aventureuses.

C'est ici encore que la Littérature sauve l'André Gide spéculatif. S'il n'agit pas, il fait agir. Il vit dangereusement par procuration, et l'on voit nettement que seuls l'ont intéressé au monde, au moins jusqu'à naguère les débats de l'éthique et les parties profondes de la psychologie. Par là, dira-t-il, je suis encore classique à la française, puisqu'aussi bien l'homme intérieur seul intéressa nos grands classiques. Ceci n'est peut-être pas aussi vrai qu'il y paraisse, et l'on oublie trop volontiers que le grand siècle de la littérature française est aussi le grand siècle français des mathématiques, de la physique et de la philosophie. Après Corneille, toute la pensée de *xvii^e* siècle se montre strictement soumise à la discipline scientifique. Cartésianisme et Classicisme sont considérés comme synonymes par beaucoup de bons esprits. Enfin on ne doit pas oublier que Descartes et Pascal écrivains comptent parmi les plus grands ouvriers du classicisme. C'est qu'il ne faut pas confondre l'esthétique et les objets qui lui sont soumis, comme aussi les sujets particuliers que propose chaque époque aux créateurs.

Ce qui frappe chez André Gide, c'est sa formation presque exclusivement littéraire, éthique et religieuse. Il ne serait pas dépaycé si quelque machine à explorer le temps le replaçait brusquement en plein *xvii^e* siècle français. C'est là sa force, en un point, mais aussi sa faiblesse. Oui, on ne peut manquer d'être étonné du manque total de curiosité pour les disciplines des diverses sciences de cet écrivain dont l'universelle intelligence est évidente. Peut-être même hausserait-il les épaules si on lui faisait cereproche tête-à-tête. Peut-être se fait-il des sciences une conception telle qu'il n'espère y trouver aucun aliment à sa pensée. Non, André Gide, les sciences ne sont pas un simple recueil de recettes pratiques et d'observations particulières ; elles ne constituent pas seulement une suite de techniques pour asservir la matière à nos besoins et à nos désirs. De cela je ferais bon marché et je vous accorde que l'on peut très bien prétendre connaître la pensée contemporaine sans être capable de construire soi-même un poste de T. S. F. Mais justement les diverses sciences, dont le nombre va sans cesse croissant, nous four-

nissent des aperçus si nouveaux sur la structure du monde matériel, sur les lois complexes de la vie, comme sur le déterminisme qui régit toutes les formes de l'activité sociale, qu'il n'est plus permis aujourd'hui de philosopher sans en connaître les théories et les grands résultats.

Comment André Gide qui s'est intéressé à son jardin, dont il nous parle fort bien, à ses animaux familiers, et qui trouva justement dans la culture des palmiers comme dans le croisement de ses siamois des arguments singulièrement décisifs dans certaine querelle — comment André Gide ne pressent-il pas que les sciences ont complètement renouvelé la position des anciens problèmes et convaincu de radotage des milliers d'in-octavo poudreux ?

L'éloignement d'André Gide pour les sciences naturelles viendrait-il de sa révolte devant la façon dont Remy de Gourmont se servait de la biologie ? Ce ne serait pas une excuse, car il y a plus de choses dans la nature que dans toute philosophie, et même dans celle de Remy de Gourmont.

Et comment ne pas s'étonner aussi que, grand voyageur, grand moraliste, grand curieux de la vie, André Gide ne se soit pas inquiété de connaître les disciplines si nouvelles des sciences sociologiques. Pourtant discerner le constant sous le variable, la partie liée entre l'état social, les conceptions morales, les façons collectives de sentir s'exprimant dans les arts et la littérature, le climat, le sol et tant d'autres éléments, n'y a-t-il pas là de quoi intéresser l'esprit sans cesse en éveil d'André Gide, de quoi fournir un aliment excitant à sa pensée ?...

Il ne montre non plus de préoccupations sociales, et je ne veux pas insister. Mais comment comprendre qu'André Gide, si passionné pour l'étude de la pensée religieuse, n'ait eu souci d'étudier cette forme de penser et de sentir à la lumière des deux grandes sources d'information actuelles : la psychologie et l'histoire sociologique des religions ?

S'il reproche avec raison à Rémy de Gourmont de n'avoir encore sur les questions religieuses que les points de vue singulièrement bornés de Voltaire, on pourrait lui reprocher à lui de les envisager encore à la façon de Fénelon ou de Malebranche. Le grand débat d'aujourd'hui, et surtout de demain, n'est pas entre le Christ et saint Paul, mais entre la pensée religieuse et la pensée matérialiste. Les religions se perfectionnent, s'épurent, évoluent et ce sont les mieux adaptées aux besoins collectifs qui triomphent.

Le tableau des compétitions religieuses dans l'empire romain à la fin du IV^e siècle — compétitions dont le christianisme devait sortir vainqueur — est singulièrement révélateur à cet égard. Que de choses profondes et nouvelles pourrait écrire un esprit religieux de la valeur d'André Gide s'il accordait son attention à l'histoire sociologique des religions !

De même ne faut-il pas regretter de le voir si éloigné de la pensée philosophique contemporaine ? Ce n'est pas en vain que tant de bons esprits, se sont appliqués à l'étude des problèmes anciens, des problèmes nouveaux, à la lumière des résultats des diverses sciences. Et soulignons nettement que ces informations diverses n'éloigneraient nullement André Gide de sa préoccupation foncière : l'étude de l'homme intérieur. N'écrivait-il pas naguère à Angèle, à propos des écrivains

français du XVII^e siècle : « Il me paraît que l'importance des écrivains de cette époque, le caractère classique de leurs œuvres, venaient précisément de ce qu'ils intégraient en eux la totalité des préoccupations morales, intellectuelles et sentimentales de leur temps »...

* * *

Le débat moral qui est au centre de l'œuvre entier d'André Gide ne se présente avec ses divers arguments, et en somme sa dialectique, que dans les livres idéologiques de la première période comme aussi dans ses livres de critique et de morale : *Prétextes*, *Nouveaux Prétextes* et *Incidences*. Toujours, sans doute, André Gide en restera préoccupé, et il nous en parlera en des essais, préfaces ou lettres à des contemporains ; mais depuis vingt ans il s'exprime surtout par ses « récits » et par ses « soties ».

Désormais, comme l'écrit Jacques Rivière :

Il entreprend d'animer des êtres différents de lui, de les peindre hors de lui avec leurs passions et leur cœur séparés. Il les forme encore de lui-même, c'est sa substance qu'il leur répartit douloureusement ; mais déjà avec un désintéressement passionné ; déjà il ne trouve plus à dire que les événements où il les voit s'engager, où il les accompagne. Il est absorbé par les personnages qu'il suscite ; son unique soin désormais sera d'exprimer fidèlement toutes ces pensées qu'il leur découvre, tous ces actes dont il les reconnaît responsables, en un mot de raconter leur histoire.

Gide, peu à peu, s'arrache au symbolisme. Au milieu de sa carrière, il ressent soudain ce besoin de représenter les choses humaines, qui est la grande exigence imposée à la jeunesse d'aujourd'hui.

Voilà qui était bien vu, il y a douze ans, alors qu'André Gide n'avait pas encore écrit *Les caves du Vatican*. Oui, il avait rompu avec sa période symboliste et publié *L'immoraliste*, qui reste un très beau livre plein des virtualités les plus diverses. Mais surtout parurent : *La Porte étroite*, et *Isabelle* qui, avec la *Symphonie Pastorale* publiée en 1920, composent les « récits » qui donnèrent à Gide la grande gloire internationale qu'il possède aujourd'hui. Il semble que dans ces œuvres l'océan soit étale. Grande pureté du style comme des âmes. Chasteté. Candeur.

Ces récits qui sont les plus connus de l'œuvre d'André Gide, ont été proclamés par la critique comme l'expression la plus parfaite du génie gidien. Soit ! mais nous saluons cependant avec une vive joie, après cette période gidienne, la période *lafcadienne* qui promet des développements infinis. Et il est admirable qu'André Gide ait rompu les liens de ses grands succès gidiens, qu'il ait fui l'esclavage de la gloire, pour aller plus loin.

C'est une grande audace, pour un homme ayant l'autorité morale d'André Gide, que d'écrire *Les Caves du Vatican*. Il est vrai qu'elles furent peu comprises tout d'abord, et aujourd'hui encore seuls ceux qui ont de fines oreilles... mais ne sont-ce pas ceux qui portent déjà en eux l'inquiétude totale et le violent nihilisme d'amour qui possèdent ici les oreilles les plus fines.

Je crois, dit Gide, que nous assistons à la fin d'un monde, d'une culture, d'une civilisation, que tout doit être remis en question.

Or la révolution sociale ne sera qu'un phénomène de seconde grandeur

par Paul DERMÉE

dans le profond bouleversement que tout annonce. Rien ne restera que ce qui sera forgé de nouveau ces années-ci, et une vérité héroïque est la seule vertu qui ait encore de l'avenir. Regarder le soleil en face et dire ce qu'on y a vu ! André Gide, votre période dangereuse la voici.

* * *

Depuis quand est-elle commencée ? Depuis plus longtemps qu'il n'y paraît. Mais les divers éléments liquides qui composent l'âme d'André Gide, et qui se trouvaient tout d'abord en émulsion, se séparent lentement. D'abord l'huile a surnagé, puis s'est amassé au fond du vase, peu à peu, le lourd liquide explosif que toujours une couche d'eau devra séparer de l'air. J'imagine l'effroi, plus tard, des lecteurs de *La Porte Etroite*. Mais nos pères nous l'ont déjà dit : il faut vivre dangereusement — au moins, en attendant, par la pensée.

La *Symphonie pastorale*, pourtant est parue en 1920, direz-vous, alors que *Les Caves du Vatican* datent de 1914... Je suis bien aise de l'objection car elle va permettre à André Gide lui-même de s'excuser de sa façon de brouiller les cartes. Voici ce qu'il écrivait naguère :

Pour ce qui est de la fausse image (qu'on se forme de lui), je n'ai souvent à m'en prendre qu'à moi-même et j'accorde qu'avec ma Symphonie Pastorale j'avais donné le change à plus d'un. Il est vrai. Et c'est ce qui, ma morosité aidant, m'a retenu de remercier aucun critique si élogieux fût-il, si sensible que je fusse, si excellent que me parût l'article. Plus encore que ceux-ci, je crois, m'a touché certaine lettre d'un jeune auteur, qui me prenait à partie, sentant subtilement que je n'avais pu me plaire à ce livre, s'étonnant que je l'eusse écrit après les Caves, m'en demandant raison. A quoi je ne savais répondre, de la manière la plus gauche, que par la phrase des Goncourt : « On n'écrit pas les livres qu'on veut », et qu'il ne me paraissait point tant que je voulusse écrire ce livre, mais bien que ce livre voulut être écrit par moi ; que je ne faisais, en l'écrivant que m'acquitter d'une ancienne dette contractée jadis envers moi-même ; que jusqu'à présent, je n'avais pas écrit un seul livre qui n'eût été conçu dès avant ma trentième année, de sorte que chacun d'eux me tirait en arrière et ne répondait nullement au plus récent état de mon esprit ; mais qu'à présent, enfin, j'étais quitte ; que ce livre était ma dernière dette envers le passé ; que je l'avais écrit pour m'exonérer, que pour l'écrire et le mener à bien, j'avais dû terriblement me contrefaire, ou du moins rentrer dans des plus effacés ; que durant tout le temps que je l'écrivais, je pestais contre ce travail au petit point qu'exigeait la donnée du problème, contre ces demi-tons, ces nuances tandis que ce que je souhaitais maintenant, c'était... Mais je vous dirai cela une autre fois.

Le *Lafcadianisme*, Gide s'est donc arrêté juste avant de le définir ; nous le ferons moins bien que lui et sans doute tout autrement que lui.

Et d'abord dressons-nous au-dessus de tous nos amours la grande figure de Dostofevsky. C'est l'amour et la vénération de Dostofevsky qui ont sauvé Gide du Livre, de la Littérature, mortelle comme le mancenillier. Maintenant il ne voit plus en elle qu'un arbre dont certains fruits sont bons et le bois bien agréable à brûler les soirs d'hiver. Finies les longues et mortelles somnolences à son ombre. Dostofevsky est le prophète âpre de l'enfer humain, de l'eden humain. Qu'est Dante à côté de lui ? Un polémiste génial. Son génie a perpétué la polémique à laquelle nous essayons vainement de nous passionner. Dostofevsky est la voix de tout ce qui n'avait pas encore parlé, des parties maudites de l'âme, du grouillement effarant de vie de notre jungle intérieure. Une humanité embastillée depuis cinquante mille ans est montée en

grimaçant jusqu'aux fenêtres à forts barreaux, et tous les trônes sont tombés. C'est au pays de Dostoïevsky que naîtront d'autres réalités dangereuses, d'autres dieux que l'avenir adorera longuement.

André Gide est devenu l'un des prophètes de cette vérité nouvelle. Laissée à son mouvement naturel, sa pensée, avouera-t-il, se porte aussitôt à l'extrême gauche, et ce n'est que par raison et volonté qu'il la ramène vers la droite. Chose curieuse, c'est chaque fois à l'extrême-gauche qu'André Gide fera ses plus riches découvertes.

Le voici préoccupé des inquiétudes sentimentales et psychologiques de la meilleure partie de notre jeunesse.

Il ne craint pas de jeter les yeux dans le cratère où bouillonne « l'excès turbulent de la vie. »

Comment il aperçoit désormais son œuvre de grand artiste travaillant dans la chair vivante avec son stylet ou son scalpel, découvrez-le en relisant *Les Caves du Vatican*, comme aussi l'extraordinaire *Conversation avec un Allemand* où l'on sent le « tremblement » que Gide sait n'appartenir qu'aux plus grands.

* * *

- Actuel, et en accord mystérieux avec la jeunesse novatrice, André Gide l'est étonnamment en son incarnation lafcadienne.

Il n'a pas sans doute l'esthétique que chacun de nous proclame avec son accent individuel. Il ne pratique pas l'image surréaliste, ni la syntaxe elliptique, comme il ne rompt brutalement avec la discipline logique. Mais il ne nous en détourne pas, car, dit-il finement : « Je ne suis pas poète. »

De Dada, qui ne vécut qu'un jour, il n'a certes pas compris la complexité étonnante, tant esthétique qu'éthique, ni reconnu qu'il était la brusque rencontre explosive de tendances très diverses qui déferlent aujourd'hui comme avant-hier, dans tous les sens.

Mais son inquiétude est si sensible et si constamment frémissante qu'elle se révèle à la nôtre fraternelle.

Et c'est ainsi qu'il écrira :

Je me penche par delà le présent. Je passe outre. Je pressens un temps où l'on ne comprendra plus qu'à peine ce qui nous paraît vital aujourd'hui.

Je rêve à de nouvelles harmonies. Un art des mots, plus subtil et plus franc ; sans rhétorique ; et qui ne cherche à rien prouver.

Ah ! qui délivrera notre esprit des lourdes chaînes de la logique ? Ma plus sincère émotion, dès que je l'exprime est faussée.

La vie peut-être plus belle que ne la consentent les hommes. La sagesse n'est pas dans la raison, mais dans l'amour. Ah ! j'ai vécu trop prudemment jusqu'à ce jour. Il faut être sans lois pour écouter la loi nouvelle.

André Gide, le Précurseur de la loi nouvelle !

PAUL DERMÉE.